

Association nationale Hector Berlioz

BONNES FEUILLES

N° 1

2006

Les *Bonnes feuilles* sont publiées annuellement par l'Association nationale Hector Berlioz.

COMITÉ DE RÉDACTION :

Gérard Condé, Alban Ramaut, Alain Reynaud, Christian Wasselin.

N° 1

2006

BONNES FEUILLES

Sommaire

Avant-propos

Christian WASSELIN

1868 : BERLIOZ LE MÉLANCOLIQUE

par Henri Maréchal

LE CYCLE BERLIOZ D'ÉDOUARD COLONNE

par Alfred Bruneau

1890 : LA PREMIÈRE DES *TROYENS* À CARLSRUHE

par Albéric Magnard

JEU SAVANT, PROPORTIONS IMPRÉVUES

par Henry Barraud

AVANT-PROPOS

Si Berlioz a beaucoup écrit, il a fait l'objet lui-même de nombreux articles, commentaires, livres et écrits divers. Au fil de ces pages, le pittoresque du personnage, son destin malheureux, sa musique controversée, ont laissé peu à peu la place avec le temps à des sujets moins anecdotiques, rendant mieux compte de la grandeur de l'artiste et de la portée de son œuvre.

Nous commençons ici la publication de quelques-unes de ces bonnes feuilles, auxquelles nous demanderons, à chaque fois, de porter plusieurs éclairages différents sur le grand homme. Après tout, les témoignages de certains de ses contemporains, même si leur fiabilité n'est pas définitive, même si la part du romanesque l'emporte sur la précision et la rigueur, méritent, par leur chaleur et leur sympathie, de ne pas être tout à fait oubliés. Les écrits plus récents, pour leur part, montrent combien Berlioz, au fil des décennies, est devenu non plus seulement un objet de curiosité mais un sujet d'étude et d'admiration.

Quatre textes font partie de cette première livraison : celui d'Henri Maréchal apporte un éclairage touchant sur le Berlioz des dernières années. Celui d'Alfred Bruneau nous montre comment, dès la fin du XIX^e siècle, les associations symphoniques parisiennes eurent à cœur de défendre une musique trop longtemps calomniée. Enfin, deux témoignages parus dans *Le Figaro*, à quatre-vingt-dix ans de distance, à l'occasion de la création scénique des *Troyens* (à Carlsruhe, par Albéric Magnard) et à l'occasion de la première production de cet opéra dans le cadre du Festival de Lyon (par Henry Barraud), se penchent plus particulièrement, le premier sur l'accueil reçu par le chef-d'œuvre longtemps méconnu, le second sur un style et une manière de concevoir la composition on ne peut plus singuliers.

C. W.

1868 : BERLIOZ LE MÉLANCOLIQUE

par Henri Maréchal

Né et mort à Paris, Henri Maréchal (1842-1924) est le contemporain de Gabriel Fauré. Prix de Rome en 1870, il composa l'oratorio *La Nativité*, plusieurs opéras (*La Taverne des Trabans, Calendal, Ping-Sin...*) et des œuvres symphoniques et chorales. Les pages qui suivent sont extraites de son livre *Paris, souvenirs d'un musicien* (1907). Maréchal y évoque un Berlioz très mélancolique : celui des dernières années.

C'est en cette année 1868 que je fis la connaissance de Berlioz. À cette époque la plupart des musiciens de ma génération étaient encore sur les bancs de l'école. Comme membre des commissions d'examen ou des jurys du Conservatoire, la sombre figure de Berlioz nous apparaissait taciturne et mélancolique au milieu de ses collègues. Alors que ceux-ci, rangés autour du tapis vert classique de ces sortes de séances, prenaient des notes ou se consultaient à voix basse, Berlioz, seul dans l'un des coins de la salle, le coude appuyé sur le dossier de son siège, écoutait indifférent, la main perdue dans sa chevelure, en cette attitude qui lui était familière et qu'a consacrée l'un de ses meilleurs portraits.

Nous avons classé nos juges en deux camps : des uns, nous redoutions la sévérité bien connue ; des autres, nous espérions toute l'indulgence. De Berlioz nous ne pouvions rien démêler ; il nous semblait déterminé à rester neutre devant cette gymnastique scolaire par laquelle il avait dû cependant passer lui-même en 1830 pour obtenir le droit d'asile en cette Villa Médicis de Rome d'où sont sorties les trois quarts de nos gloires françaises.

Mystérieux, énigmatique, il nous donnait l'impression du sphynx attendant Œdipe ! Lisions-nous ses partitions ? Elles étaient en tel désaccord avec l'enseignement reçu chaque jour, que les esprits les plus larges s'en montraient déconcertés ! Voulions-nous être renseignés auprès de nos maîtres ? Ceux-ci se renfermaient dans la plus extrême réserve et se bornaient à ne pas nous recommander la lecture du Maître. Recherchions-nous enfin sa véritable signification auprès du public, c'est au Concert Pasdeloup que nous nous rendions.

Pasdeloup, qui à une loyauté et une droiture sans bornes joignait un cœur tendre et un esprit ouvert à tout ce qui était élevé : Pasdeloup, qui a rendu à l'art musical de notre pays de France des services d'une incalculable portée, seul et malgré tout osait de temps à autre risquer quelques notes de Berlioz à ses concerts.

Entre une symphonie d'Haydn et l'ouverture de *Freischütz* on entendait celle du *Carnaval romain* ou quelques fragments de *Roméo et Juliette*.

Le dernier accord s'enchaînait avec les plus violentes protestations du public ; et si l'auteur venait à s'aventurer dans cette tempête, il était vite reconnu, et les huées décochées à l'œuvre se changeaient aussitôt pour sa personne en outrages les plus bas !

Debout dans le passage qui conduisait au parquet, mes camarades et moi, indignés, et avec toute la générosité de la jeunesse, avions tôt fait d'établir une contre-manifestation ; elle nous valait les quolibets des hauteurs du cirque ; mais c'est du moins en écartant respectueusement nos rangs et au milieu de nos applaudissements que Berlioz pouvait quitter cette bagarre la tête baissée, retenant ses larmes, murmurant à notre adresse quelque vague remerciement et semblant s'enfuir comme un malfaiteur pris en flagrant délit !

Telle était la vie de Berlioz.

* * * *

C'était alors un homme anéanti. Non pas que la vie eût été aussi dure pour lui qu'il se le figurât - car Berlioz, vivant, a pu faire entendre son œuvre et la faire apprécier à l'étranger, toujours précurseur pour nous d'une gloire musicale - mais parce qu'il n'avait pas la popularité accordée à d'autres, qu'à tort ou à raison il estimait ne pas le valoir.

Il n'était pas riche ; mais cela ne vaut guère qu'on s'y arrête, et je crois bien qu'il avait l'âme trop fière et trop haute pour en souffrir réellement. En somme, il ne connut la pauvreté que dans sa jeunesse, et il en sortit assez vite. Le journal *les Débats*, ses concerts, l'Institut, ses fonctions de bibliothécaire au Conservatoire lui assuraient la vie matérielle, pas très large sans doute, mais suffisante pour que sa dignité n'eût pas à en souffrir.

Combien d'autres, ayant aussi l'haleine assez longue pour gagner quelque honneur au «steep-chase» de la carrière musicale, ont dû, toute leur vie, traîner le fiacre des labeurs misérables !

Cette absence de popularité n'eût peut-être pas atteint si profondément Berlioz sans la forme brutale qu'elle avait revêtue. De son temps, comme du nôtre, certains critiques croyaient devoir fortifier leur esthétique anémiée du

croyaient, toujours comme aujourd'hui, donner le change sur la nullité de leurs jugements en prodiguant cette injure à l'homme lui-même qu'ils eussent volontiers battu.

Tout cela, je le répète, l'avait lentement tué ; la mort de son fils, survenue brusquement en Extrême-Orient , l'acheva.

* * * *

Si étrange qu'apparût son œuvre aux musiciens d'alors, aucun, cependant, n'eût osé affirmer qu'il s'était trompé.

Je dis : aucun ; je me souviens mal. Il en était un, et celui-là c'était Berlioz lui-même !

Quinze ou dix-huit mois avant sa mort, et muni d'une lettre d'introduction d'Édouard Plouvier, j'allai sonner chez lui, rue de Calais. Il s'agissait d'un léger détail insignifiant à rappeler.

La cause qui m'amenait n'entraînait pas un long entretien ; aussi fut-il très court ; suffisant toutefois pour que je sortisse très frappé de l'accablement, de la tristesse profonde du Maître. Le geste était lent, la parole voilée et l'on se sentait en présence d'une poignante douleur.

Le soir de ce même jour fut inoubliable pour moi. C'était à l'Opéra-Comique ; le premier acte allait être achevé lorsque Berlioz vint occuper le fauteuil voisin du mien.

Tout d'abord, il ne reconnut pas son visiteur de la journée ; mais, à l'entr'acte, et nous levant tous les deux, il se souvint et, me tendant la main, il engagea la conversation ; elle se prolongea dans le couloir du théâtre, sur la place Boïeldieu, enfin sur le boulevard des Italiens.

Nous étions au printemps, la soirée était calme et douce et cet entretien commencé vers neuf heures du soir ne prit fin qu'à plus d'une heure du matin à la porte de la maison de la rue de Calais où j'étais allé reconduire le Maître.

Nous marchions lentement, il s'appuyait sur mon bras. Des banalités du début on arriva vite à des sujets lui tenant plus à cœur ; et sensible, sans doute, à la déférence respectueuse d'un conscrit dans l'armée dont il était l'un des chefs, ce tranquille et mélancolique vieillard, qui n'avait plus rien gardé du Berlioz combatif d'antan, s'engagea insensiblement dans une sorte de profession de foi, d'examen de conscience, de retour vers le passé dont pas un détail ne devait sortir de ma mémoire.

1. En réalité à Cuba.

Au cours de ce long entretien, je fis une ample moisson de philosophie et c'est avec une curiosité respectueuse que j'écoutais le grand artiste. Or, parmi toutes les choses dites, tous les souvenirs évoqués, j'ai toujours retenu ceci :

«Je me suis trompé ! Ce n'est donc pas *cela* qu'il fallait faire ! Ah ! toute mon œuvre serait là, devant moi, empilée sur le boulevard, et l'on y mettrait le feu, que je n'irais pas chercher les pompiers ! Je regretterais cependant mon *Requiem* ². Mais il faut cinq orchestres pour l'exécuter, et l'on ne peut pas se payer cela tous les jours !»

Ces paroles, que je reproduis fidèlement, me frappèrent tellement alors que, toujours, lorsque je me prends à songer à Berlioz, elles reviennent à ma mémoire avec le mélancolique sourire qui les accompagnait.

Il est des heures dans la vie, et même des minutes, où toutes nos facultés de compréhension, de clairvoyance, de divination même se décuplent en quelque sorte ; et de cet entretien de jadis s'est dégagée cette conviction que Berlioz est mort sans se douter qu'une réaction fût possible à l'égard de sa musique.

². Il semble qu'à la fin de sa vie Berlioz ait conçu une tendresse particulière pour cet ouvrage. On connaît la phrase à Humbert Ferrand, dans une lettre datée du 11 janvier 1867 : «Si j'étais menacé de voir brûler mon œuvre entière moins une partition, c'est pour la *Messe des morts* que je demanderais grâce.»

LE CYCLE BERLIOZ D'ÉDOUARD COLONNE *par Alfred Bruneau*

Compositeur, Alfred Bruneau (1857-1934) a notamment travaillé avec Massenet. Également journaliste et chef d'orchestre, il est l'auteur d'une quinzaine d'opéras dont le plus célèbre est *Le Rêve*. Il fait partie de ceux qui, à la fin du XIX^e siècle, ont pu vivre la reconnaissance posthume de Berlioz grâce, notamment, aux concerts dirigés par Colonne et Padeloup.

Le succès du «cycle Berlioz» organisé par M. Colonne, est décidément immense, et j'en demeure tout frémissant de joie. Il faut voir, chaque dimanche, à la sortie du Châtelet, l'enthousiasme du public déborder sur la place et les figures de quelques «professionnels» jaunir dans la fureur des débinages.

Mon Dieu, oui, il y en a encore un petit nombre persistant à trouver «ça» mal écrit et pas musical. «Ça», c'est *Roméo* et le *Requiem* qui, seuls jusqu'à présent, ont été exécutés dans ces belles fêtes. Gare aux autres œuvres annoncées et qui vont suivre ! Je me rappelle avoir entendu jadis à l'époque où je me préparais au Prix de Rome, cet adorable chœur de *la Mort d'Ophélie*, si touchant et si douloureux. J'étais avec un de mes camarades de classe qui, profitant mieux que moi des bienfaits de l'éducation, trouvait «ça», lui aussi, mal écrit et pas musical. Me regardant applaudir et ne me cachant pas son indignation, il me jeta cette phrase de sage élève rageur et de triste raté précoce : «Eh bien ! essaye un peu de leur en coller un pareil à ton concours : ce que tu te feras retoquer !...» Inutile de dire que, malgré mes efforts, je ne parvins pas «à leur en coller un pareil» et que je fus admis à l'unanimité.

C'est du même sentiment, traduit d'ailleurs d'une façon moins familière, que s'inspira M. le vicomte Delaborde dans l'éloge très juste de Gounod, solennellement prononcé à l'une des dernières séances de l'Institut, éloge qui eût contenté tout le monde si l'orateur, à propos d'une «millième» prochaine ¹, n'avait parlé de *la Damnation de Faust* en termes malheureux et offensants.

¹. Celle du *Faust* de Gounod.

Il faut cependant en prendre son parti. Hector Berlioz fut le plus grand, le plus génial des compositeurs français, cela - permettez que j'y insiste - parce qu'il ne resta pas uniquement, spécialement musicien. C'est l'éternelle querelle, la lutte incessante du métier contre l'art, du scribe contre le poète, de l'ouvrier contre le créateur. Certains «confrères» ne pardonnent point encore à Berlioz d'avoir élargi le domaine des sons, d'avoir emprunté à la littérature, à la peinture, à l'architecture des éléments nouveaux d'expression, d'avoir secoué le joug pesant des règles arbitraires et promulgué les saintes lois de liberté, d'avoir ouvert à la jeunesse la route des renaissances, ces espérances et des magnificences. Pauvres petits vieux, impuissants et jaloux, combien vous devez souffrir de vivre sans admirations ni allégresses, de distiller dans l'ombre votre venin et votre fiel, et de vous apercevoir qu'en fin de compte vos cris, vos hurlements de colère et de haine, ajoutant un éclat superbe aux fanfares triomphales, honorent et glorifient ceux qui en sont l'objet. Je vous plains, car votre maladie est inguérissable : vous ne valez même pas les simples auditeurs, les bons bourgeois de nos concerts, qui, acclamant aujourd'hui le maître qu'ils sifflaient hier, s'humilient devant lui et lui demandent pardon des erreurs et des injures passées.

Alfred Bruneau, *Musiques de Russie et musiciens de France* (Paris : Eugène Fasquelle, 1903), p. 192-194.

**1890 : LA PREMIÈRE DES *TROYENS* À
CARLSRUHE
par Albéric Magnard**

Le compositeur Albéric Magnard écrit pour *Le Figaro* le compte-rendu de la première représentation intégrale (ou presque) des *Troyens*, qui eut lieu en deux soirées successives à Carlsruhe, sous la direction de Felix Mottl, les 6 et 7 décembre 1890.

La lecture de la partition d'orchestre ou de piano ne peut donner qu'une faible idée de ce drame ; l'effet au théâtre est immense. Si l'on excepte quelques chœurs vieillots et d'un non-sens scénique absolu, l'intérêt se soutient, poignant d'un bout à l'autre de l'oeuvre.

L'apparition d'Hector est une scène inoubliable, et le rôle de Cassandre une des plus belles créations de l'art lyrique.

M. Mottl a communiqué son enthousiasme à tous les exécutants ; le maître lui eût prodigué ces éloges dont il était avare.

[...]

Le succès a été énorme ; le public allemand s'est dégelé, ce qui ne lui arrive pas souvent, et on a fait une ovation sans fin à Mme Reuss et à M. Mottl. A demain le compte-rendu des *Troyens à Carthage*, et un aperçu des splendides décors et de la vivante mise en scène du théâtre grand-ducal.

«O ma noble Cassandre, mon héroïque vierge, il faut me résigner, je ne t'entendrai jamais !» Ce cri navrant n'a ému personne ! Berlioz est mort en 1869, et son oeuvre, achevée en 1858, est représentée pour la première fois en 1890, en Allemagne. Cinq Français dans la salle : MM. Bovet, Choudens (à qui nous devons une nouvelle édition, correcte, des *Troyens*), Colard, Messenger et moi. Que faut-il le plus admirer, le goût musical du grand-duc de Bade ou notre sublime indifférence ?

Le Figaro, 8 décembre 1890.

[...]

Il pleut des sopranos, à Carlsruhe. Après Mme Reuss, Mlle Mailhac, une Didon charmante et passionnée. Je ne puis pardonner à Enée de lui avoir préféré son devoir : cet homme est trop pieux. Pleine de grâce et de tendresse dans les premiers actes, Mlle Mailhac s'est révélée, au dernier, une grande tragédienne, et sa voix chaude me tinte encore dans les oreilles.

M. Oberländer soutient avec intelligence le rôle ingrat d'Enée ; je lui reprocherai, comme à beaucoup de ténors allemands, d'émettre le son d'une manière rauque, gutturale, déplaisante.

Citons encore M. Plank, un ministre carthaginois d'une obésité majestueuse ; cet artiste de valeur n'a pas craint de se charger d'un rôle peu important.

Les décors des *Troyens* sont beaux, quelques-uns superbes, comme les remparts d'Ilium et les jardins de Didon au bord de la mer. Les jeux de lumière électrique produisent de curieux effets. L'orage de la chasse royale flamboie avec une variété amusante, et les crépuscules, levers de lune et de soleil éparpillés dans l'œuvre prouvent un souci louable de réalisme. Les apparitions m'ont moins satisfait ; j'ai vu beaucoup mieux un peu partout.

Les costumes sont d'un choix de couleurs bien allemand et, pendant le ballet (dont la dernière danse, le pas des esclaves nubiennes, est un petit chef-d'œuvre), je ne me suis pas lassé de contempler les tailles, les mollets et les tutus badois, l'élégance de ces objets a un caractère très particulier.

Beaucoup d'éloges à faire, au sujet de la mise en scène.

Les chœurs se remuent, n'éprouvent pas trop le besoin de fixer le chef d'orchestre, vivent enfin ; la chasse royale a été réglée avec une savante confusion. C'est moins l'intelligence, assez lente, des acteurs que leur esprit de discipline qui donnent ces résultats. J'ai assisté à des répétitions. Le capellmeister et, sous ses ordres, le metteur en scène, le chef des chœurs, le régisseur sont rois absolus.

[...]

Les Troyens m'apparaissent le chef-d'œuvre de l'art lyrique français en notre siècle. Le drame, traduit des premier, deuxième et quatrième livres de l'*Enéide*, est rapide, vivant, d'allure shakespearienne ; cette double influence classique et moderne ne constitue pas sa moindre originalité. Le *pius Aeneas* reste d'une médiocrité parfaite, et tout l'intérêt est habilement concentré sur les grandes figures de Cassandre et de Didon. L'artiste a pu dédier hardiment son œuvre «divo Virgilio». [...]

Peu importants les systèmes qu'inventent les hommes de génie pour se rendre maître de leurs fougueuses inspirations ; ni le récitatif de Gluck ou de Berlioz, ni le leitmotiv de Wagner ne sont des formules définitives : l'art n'en

comporte pas. Seule est essentielle l'émotion produite, émotion pure qui délivre ce qu'il y a de désintéressé en nous, nous élève, nous ennoblit ; bien des pages des *Troyens* me l'ont fait ressentir, la feraient ressentir au public français, et nous voilà loin des fadaïses qu'on rabâche dans le mausolée de M. Garnier.

Les musiciens contemporains sont généralement sévères pour Berlioz ; leur tort est de juger d'après ses œuvres de concert, les seules qu'ils connaissent. Dans ces dernières en effet, l'imperfection de la technique est souvent fâcheuse. A la scène, les mêmes défauts sont fort atténués, la musique passant au second plan, devenant un accessoire du drame. La beauté de la déclamation fait oublier la pauvreté des dessous ; la dureté des modulations est justifiée par la violence des passions exprimées, et si un développement s'arrête court, un jeu de scène, un changement de décor nous expliquent pourquoi. S'il eût eu des débouchés, Berlioz n'eût sans doute écrit que pour le théâtre, car ses symphonies ne sont, en somme, que des drames lyriques dans lesquels il a remplacé la scène, ou même les acteurs, par un carré de papier imprimé. Il est trop tard pour réparer notre faute ; nous pourrions au moins la reconnaître en jouant *Benvenuto Cellini* et *les Troyens*.

Le Figaro, 10 décembre 1890.

JEU SAVANT, PROPORTIONS IMPRÉVUES *par Henry Barraud*

Sous le titre «Berlioz ou l'art du conteur», *Le Figaro* publia dans son édition du 18 septembre 1980, à l'occasion de la première production des *Troyens* du Festival de Lyon, un article d'Henry Barraud, lui-même compositeur, homme de radio (il fut directeur de la musique à l'ORTF et producteur de la série «Regards sur la musique» diffusée par France Culture) et biographe de Berlioz. Cet article fait le point sur le style, notamment harmonique, de Berlioz, et sur son sens de la forme musicale.

La musique de Berlioz est avant tout la musique d'un homme extraordinairement intelligent, extraordinairement cultivé et extraordinairement sensible. C'est pourquoi elle passe pour du clinquant auprès de ceux qui n'ont pas l'intelligence et la culture nécessaires pour l'entendre en profondeur. Mais il y a aussi de très grands artistes pour prétendre qu'on ne peut être musicien et aimer cette musique. Cela en raison de son harmonie qui, assure-t-on, «sonne mal au piano». Et il est vrai que les dispositions harmoniques de Berlioz laissent voir que, ne jouant pas de piano, il n'a jamais beaucoup recherché sur le clavier la meilleure façon de répartir les intervalles d'un accord, pour obtenir une plénitude sonore qui est le fin du fin de l'écriture académique.

En revanche, son imagination de coloriste était si prodigieuse, il entendait les timbres avec une telle sûreté, que la disposition harmonique n'était en vérité qu'un élément du résultat final, où elle était amalgamée avec une disposition instrumentale, les deux étant pensées ensemble.

Peut-être était-elle, dans l'abstrait, mauvaise pour les puristes ; elle était bonne dans le concret, liée avec la combinaison des timbres. Et l'effet était alors d'une liberté, d'une nouveauté d'autant plus grande qu'il n'y avait pas de recette à la base et que le musicien avait tiré tout cela de lui-même. Quant aux dispositions selon l'école, elles ne l'intéressaient pas. On ne pouvait pas faire sa musique avec cela...

Une sorte de raideur dans l'écriture verticale, qui pourrait compromettre une construction musicale moins exceptionnelle, ne joue le plus souvent chez lui

que comme un élément de style. Il y a cent manières de faire de la sculpture. Il y a la manière de Praxitèle et il y a la manière des statues-colonnes de nos églises romanes. L'art de Berlioz est plutôt du côté des statues-colonnes.

Les critiques à l'égard de l'harmonie de Berlioz procèdent donc, dans une large mesure, de l'esprit académique, même si ceux qui les formulent y échappent pour leur propre compte...

Elles ne tiennent pas compte des contours très particuliers de la pensée musicale de Berlioz, qu'il est souvent fort difficile d'enclorre dans un système harmonique traditionnel.

Ce problème, il ne le résolvait pas toujours harmoniquement, mais contrapuntiquement, avec des harmonies données par les rencontres entre elles des lignes mélodiques annexes. Là où un harmoniste traditionnel mettrait automatiquement tel accord, telle succession d'accords qui lui sembleraient logiquement impliqués par la mélodie, qui la fixeraient, cette mélodie, dans un certains sens, dans une carrure immuable, il laissait les voix de la polyphonie organiser autour d'elle un jeu savant d'allusions indirectes, d'éclairages, de perspectives d'où elle émergeait avec un sens des proportions imprévues.

La maîtrise de cette écriture contrapuntique est égale à celle des plus grands. Son écriture harmonique n'a pas la même aisance. Il est faux, comme on l'a prétendu, que ses basses soient incorrectes. Quand on a essayé d'en mettre d'autres, on s'est aperçu que, tout compte fait, il valait mieux revenir aux siennes.

Dans le domaine de la musique modale, Berlioz aura été, quoique timidement encore, un grand novateur. Il l'a été aussi dans ce qui regarde l'architecture musicale, en montrant que l'on pouvait composer autrement que selon la technique fixée par la forme sonate.

Chez lui, l'œuvre progresse au prix d'une invention toujours renouvelée, autour d'une idée mère qui enfante en cours de route des idées accessoires plus ou moins indépendantes d'elle, et qu'il répand et abandonne avec la prodigalité d'un artiste qui ne connaît pas les limites de sa faculté imaginative. C'est donc sur l'extension et les ramifications de l'idée mélodique, bien plus que sur une structure harmonique, que se trouve établi le plan de l'œuvre. Il y adjoint le choix essentiellement prémédité des couleurs de sa palette.

L'harmonie est un élément de couleur, la combinaison des timbres en est un autre. De leur réunion naît chez Berlioz le ton définitif (au sens pictural du mot).

On a beaucoup dit que Berlioz était avant tout un conteur de musique, qu'il ne savait construire qu'en fonction de l'histoire qu'il nous contait, son talent étant essentiellement descriptif. Mais quand on se plonge dans sa musique, on s'aperçoit bien vite qu'il n'en est rien. La *Fantastique*, *Harold en Italie*, *Roméo et Juliette* dans leurs parties purement symphoniques, sont des œuvres de musique pure ; leur développement est de pure essence musicale, il ne doit rien au «programme» ajouté après coup, et qui n'est certainement pas à l'origine de l'œuvre.

Il reste un problème d'histoire : Berlioz fut-il vraiment méconnu ? Sur le plan international, il fut un homme admiré, fêté, comblé d'honneurs et heureux. Dans son propre pays, il fut, toute sa vie durant, le grand homme de toute la génération romantique.

Dans le domaine du concert, il apparaît donc que Berlioz, même en France, ne fut ni un inconnu, ni même un méconnu. Mais il est vrai, d'autre part, que le public qui le suivit fidèlement ne s'étendit guère en France au-delà d'une élite. Et puisque, de son temps, l'objectif premier ne pouvait être que le théâtre, c'est un tout autre public qu'il s'agissait d'atteindre. Pour rester au répertoire, l'homme qu'il fallait avoir, c'était le bourgeois louis-philippard, le boutiquier enrichi, le petit rentier de Labiche.

Ce public-là, Berlioz ne l'a pas eu, il ne pouvait pas l'avoir. Il était trop inculte, trop enfoncé dans son matérialisme étriqué. On était encore trop proche de l'Ancien Régime, de la Révolution. La culture musicale, réservée jadis à l'aristocratie, ne pouvait descendre que lentement dans la bourgeoisie, nouvelle classe dirigeante.

Il ne faut donc ni méconnaître l'isolement de Berlioz en son temps, ni le dramatiser à l'excès. Il eut une grande place, il n'eut pas *sa* place, et il en souffrit.

Nous remercions Le Figaro de nous avoir autorisés à reproduire cet article.

Sommaire

Éditorial

Calendrier de concerts

Festival Berlioz

Les grandes dates de la
saison 2006-2007

Comptes rendus

Disques

Livres

DVD

La « *New Berlioz
Edition* »

Musée Hector-Berlioz

Informations
diverses

LÉLIO

La lettre de l'AnHB

N° 11 - Juillet 2006

www.berlioz-anhb.com



Éditorial

Lélio était petit et grêle; sa beauté ne consistait pas dans les traits, mais dans la noblesse du front, dans la grâce irrésistible des attitudes, dans l'abandon de la démarche, dans l'expression fière et mélancolique de la physionomie.
(George Sand, *La Marquise*)

Afin de s'allier aux *Bonnes feuilles*, sans toutefois renoncer à ses origines, *Lélio* change aujourd'hui de format.

Les Troyens et *Benvenuto Cellini* seraient-ils définitivement entrés au répertoire ? Les grandes dates de la saison 2006-2007 et celles des saisons à venir donneraient à le penser.

Nous remercions chaleureusement ici Hugh Macdonald d'avoir accepté de nous narrer la geste de la « *New Berlioz Edition* », et Emmanuel Reibel de prononcer une conférence sur Berlioz et les musiciens germaniques, dans le cadre du prochain Festival Berlioz.

Nous vous souhaitons enfin beaucoup de joies à la découverte des nouveautés discographiques ainsi qu'à l'écoute renouvelée d'enregistrements plus anciens.

Bonne lecture à tous !

Alain REYNAUD

Calendrier de concerts

Paris

1^{er}, 4 juillet

La Damnation de Faust

P. Davin, dir. ; G. Sabbatini (Faust), J. van Dam (Méphistophélès), Ch. Fel (Brander), M. de Young (Marguerite) ; Maîtrise des Hauts-de-Seine ; Chœur d'enfants de l'Opéra national de Paris ; Chœur de l'Opéra national de Paris ; Orchestre de l'Opéra national de Paris ; P. Burian, chef des chœurs ; R. Lepage, mise en scène ; C. Fillion, décors ; K. Erskine, costumes ; M. Gautier, éclairages ; J. Madore et A. Gauthier, chorégraphie
Opéra Bastille, 19 h 30

Province

26 août 2006

CHAMBÉRY

Les Nuits d'été, Rêverie et Caprice

G. Contratto, dir., M. Devellereau, soprano ; N.N., violon ; Orchestre des Pays de Savoie
Cour d'honneur du château, 21 h
Les Estivales du château

28 août 2006

LA CHAISE-DIEU

Rêverie et Caprice

G. Contratto, dir. ; N.N., violon ; Orchestre des Pays de Savoie
Abbatiale, 14 h 30
Festival de La Chaise-Dieu

Festival Berlioz

12 août 2006 - 17 h 30

Rues et halles

Hymne des Marseillais

Grande Symphonie funèbre et triomphale

É. Villevière, dir., professeurs de l'Académie Carpe diem et de l'Académie Ensemble à vent de l'Isère, élèves des académies, Société philharmonique, École de musique de La Côte-Saint-André et Chorale Chante-Bièvre

16 août 2006 - 21 h

Château Louis XI

Chasse royale et Orage, Pantomime, Ballets (***Les Troyens***)

É. Villevière, dir., professeurs et étudiants de la XIII^e Académie Carpe diem (dir. : J.-P. Arnaud)

19 août 2006 - 21 h

Château Louis XI

Te Deum

M. Dyadura, dir. ; I. Borko, ténor ; Chœur Dumka ; E. Savchouk, chef de chœur ; Orchestre symphonique de la Philharmonie nationale d'Ukraine

23 août 2006 - 21 h

Château Louis XI

Harold en Italie

J. Märkl, dir. ; A. Tamestit, alto ; Orchestre national de Lyon

24 août 2006 - 21 h

Château Louis XI

Les Nuits d'été

Rêverie et caprice

G. Contratto, dir. ; M. Devellereau, soprano ; Orchestre des Pays de Savoie

26 août 2006 - 17 h

Châtenay- église

Hélène

Duo-Nocturne (Héro, Ursule) (***Béatrice et Bénédicte***)

Ensemble vocal Berlioz (S. Calmel-Elcourt, soprano ; S. Hwang, mezzo-soprano ; É. Chorier, ténor ; Ph. Bergère, basse) ; F. Chignec, violon ;

L. Touche, piano ; N. Tsurusaki, violoncelle

26 août 2006 - 21 h

Château Louis XI

Le Carnaval romain

Cléopâtre

Chasse royale et Orage (***Les Troyens***)

Symphonie fantastique

L. Campellone, dir. ; B. Uria-Monzon, mezzo-soprano ; Orchestre symphonique de Saint-Étienne

27 août 2006 - 16 h

La Frette - église

Mémoires

J. Ferrandis, flûte ; C. Sageman, piano

Les grandes dates de la saison 2006-2007

Les Troyens

Paris, Opéra Bastille, du 11 octobre au 14 novembre 2006.

Strasbourg, Opéra, du 25 octobre au 9 novembre 2006.

Mulhouse, La Filature, 19 et 21 novembre 2006.

Gelsenkirchen, Musiktheater im Revier, du 14 janvier au 24 mars 2007.

Benvenuto Cellini (en concert)

Londres, Barbican Hall, 26 et 29 juin 2007.

La Damnation de Faust (en concert)

New York, Carnegie Hall, 12 février 2007.

San Francisco, Davies Symphony Hall, 27, 28 et 29 avril 2007.

Roméo et Juliette

Paris, Théâtre des Champs-Élysées, 26 et 27 octobre 2006.

Nantes, Théâtre Graslin, 21 et 22 octobre 2006.

Angers, Grand-Théâtre, 24 octobre 2006.

Comptes rendus

***Hamlet* d'Ambroise Thomas au Grand Théâtre de Genève, 12 mars 2006**

Nombreux sont les mélomanes qui connaissent la fameuse boutade : « *Il y a trois sortes de musique : la bonne ; la mauvaise et celle d'Ambroise Thomas !* » généralement et faussement attribuée à Berlioz ou Debussy. En réalité, nous la devons à Chabrier qui opposait, le génie novateur de César Franck au prétendu académisme de Thomas. Pourtant, après une longue traversée du désert nous constatons un retour des œuvres de Thomas sur nos scènes, principalement *Mignon* et *Hamlet*. Initié, pour cette dernière œuvre, par les barytons Sherrill Milnes et Thomas Allen vers 1980, le mouvement s'est maintenu grâce à Thomas Hampson (prise de rôle à Monte-Carlo en 1993) et plusieurs chanteurs francophones de grand talent.

Nous avons assisté en 1996 à la première de la passionnante production genevoise confiée à Patrice Caurier et Moshe Leiser (voir *Bulletin n° 5 de l'Association Massenet*, 1997). Sa reprise nous a incité à revoir un spectacle mémorable, dans une distribution renouvelée pour les principaux rôles. La mise en scène fonctionne toujours aussi bien, que ce

soit par le décor, réduit à deux éléments massifs et pivotants, esquissant selon les besoins l'espace et le lieu (tours, salle de réception, murailles...) ; la subtilité des éclairages ou la prodigieuse direction d'acteurs. La seule réserve concerne toujours les costumes, renvoyant encore à un improbable XX^e siècle, mâtiné de références incongrues à l'univers médiéval (couronnes, épées...). Nous avons relevé très peu de modifications, si ce n'est dans la pantomime du *Meurtre de Gonzague*. Mentionnons deux temps forts : d'abord la scène du banquet, où après le grand ensemble *Ô mortelle offense !* (dont le thème initial nous paraît toujours singulièrement décalqué du 2^e mouvement de la *Symphonie funèbre et triomphale*) Hamlet, juché sur la table, s'inonde de vin dont le ruissellement évoque le sang du feu roi. Ensuite la folie d'Ophélie, restituée comme la violente crise mentale d'une jeune femme frustrée dans son aspiration au bonheur conjugal et à la maternité.

Musicalement parlant, la direction de Michel Plasson ajoutait une dimension. Le chef français, royal, dominant son sujet, faisait ressortir des détails d'instrumentation habituellement noyés (le prélude du II). Il offre un traitement chambriste dans les pages les plus raffinées (où bois et cordes rivalisent de limpidité) et joue à fond la carte du « Grand-opéra » dans les passages amples et solennels. L'Orchestre de la Suisse romande, retrouve ses couleurs d'antan, rappelant la grande époque d'Ansermet. Dommage que les coupures opérées dans le matériel par Louis Langrée en 1996 soient maintenues. Tolérables pour certaines reprises et le ballet, elles sont injustifiables dans des cas précis comme le chœur des comédiens *Princes sans apanages* ou celui de la *Fête du printemps*. Par contre, si le duo Gertrude-Claudius, présent il y a dix ans, est supprimé par Plasson, c'est au motif bien légitime du caractère apocryphe de son orchestration. Succédant à Simon Keenlyside, Jean-François Lapointe impressionne par son endurance et la qualité exceptionnelle de sa voix. La diction est souveraine, la projection comme la maîtrise des nuances n'ont point de secret pour lui. Ajoutons à cela une stature et une tenue en scène qui lui permettent d'envisager l'avenir avec confiance. Annick Massis est tout aussi souveraine en Ophélie. Moins spectaculaire que Dessay, elle prend aussi moins de risques inutiles et si l'écriture plutôt basse de l'acte I la met aussi mal à l'aise que sa devancière, elle est à son avantage ensuite et compose un personnage plus touchant, d'une exquise musicalité, jusque dans les passages pyrotechniques. Face aux prestations mémorables du jeune couple, celles de la « vieille garde » sont plus inégales. Pour Nadine Denize, l'effort est visuellement évident et pénible à voir dès que le

registre aigu est sollicité *forte*. Mais la tragédienne demeure incomparable, particulièrement dans la confrontation avec son fils qui clôture l'acte III. Plus long à s'échauffer, José van Dam commence avec une voix sourde. Le registre grave (qui jamais ne fut son terrain d'élection) n'est plus désormais qu'un souvenir et l'acteur est bien peu concerné. Pourtant, il chante son air de remords comme un lied et, pour la première fois, Claudius devient humain et crédible dans son repentir. Malgré leurs limites actuelles, ces deux interprètes demeurent d'immenses artistes. Le rôle sacrifié de Laërte est bien servi par le ténor David Sotgiu (émission franche et facile, timbre séduisant). Saluons le spectre formidable de Christophe Fel, les efficaces Marcellus et Horatio de Alain Gabriel et Romaric Braun, sans oublier les fossoyeurs très crédibles et shakespeariens au possible de Alexander Diakoff et Lyonel Grélaz. Si nous ajoutons que la prestation des chœurs, soigneusement préparés par Ching-Lien Wu, était de premier ordre, nos lecteurs auront compris que cette brillante reprise a démontré la nécessité de maintenir *Hamlet* de Thomas au répertoire. En l'absence d'un opéra de Berlioz sur le même sujet, il demeure une des plus grandes réussites du répertoire lyrique français du XIX^e siècle. Le public ne s'y est pas trompé, ovationnant les exécutants qui l'ont convaincu d'une évidence trop longtemps dissimulée.

Patrick Favre-Tissot-Bonvoisin

Berlioz-Wagner

Ample programme ! Certainement pas à la mesure de cette « Leçon de musique » programmée ce jeudi 23 mars à Grenoble par « Musée en Musique ». Mais c'est devant un amphithéâtre comble et un public visiblement acquis à toutes les prouesses verbales et pianistiques du bouillant conférencier que celui-ci situa très vite les limites de sa conférence : Berlioz-Wagner ? Mais à hauteur de leurs opéras n'est-ce pas une histoire de symphonies ?

Et de se lancer dans la plus éblouissante des démonstrations émaillant son propos de multiples interventions au piano. Comment dès lors résister à une telle « leçon » ?

Ayant ainsi fixé les limites de sa conférence, de se lancer avec cette étincelante démonstration qu'on lui connaît dans une étude comparative des deux talents à la seule hauteur de leurs opéras.

Car Berlioz et Wagner, affirmera-t-il très vite, ont ceci de commun que, tous deux, expriment l'opéra par la symphonie.

« *Roméo et Juliette* ? Mais c'est une symphonie » !

Pour mieux illustrer le ton de son propos n'avait-il pas ouvert la séance sur un air de Berlioz joué dans un style wagnérien ?

Voulait-il dérouter son auditoire ? Non, simplement dans l'enchantement d'une leçon de musique qui serait tout sauf une « leçon », et qui se révélera aussi vivante qu'elle fut claire, limpide : le convaincre.

Visiblement, face à ces deux grands qui, soulignera-t-il, tous deux écrivent leurs livrets, Jean-François Zygel se joue de toutes les difficultés.

Et véritable homme-orchestre, autant par la parole que par le piano, il illustrera ses affirmations : est-ce qu'il y a plus de théâtre chez Berlioz que chez Wagner ? ajoutant : « si la musique instrumentale sert à Berlioz la scène sert à Wagner. »

Visiblement l'auditoire est conquis et comment ne pas l'être par un conférencier qui vous déclare, non sans humour : « la bacchanale dans *La Damnation de Faust* ? c'est la « boom » chez les démons. » Et, au passage, de rendre hommage à Liszt qui, à Weimar, fit jouer du Wagner et du Berlioz.

Et Jean-François d'affirmer : Berlioz ? c'est presque la figure type du romantique. Wagner ? On retiendra sa grande force symphonique.

Lucile Duc

Une visite à l'exposition Ingres

Le musée du Louvre offrait ce printemps une occasion exceptionnelle de (re)découvrir les multiples facettes du talent de Jean-Auguste-Dominique Ingres (Montauban, 1780 - Paris, 1867). L'exposition présentée du 24 février au 15 mai est en effet la première rétrospective organisée depuis celle de 1967.

Conçue selon un parcours chronologique et thématique divisant la vie et l'œuvre du peintre en six sections, elle abordait tous les aspects de ses 70 ans d'activité à travers 80 peintures et 104 dessins. Les tons chauds choisis pour les cloisons mettaient particulièrement en valeur la subtilité de la palette de l'artiste. Parallèlement aux peintures, les espaces ménagés pour les dessins permettaient une respiration et punctuaient

agréablement la contemplation des tableaux en formant comme de petits cabinets de collectionneurs. La qualité des textes d'accompagnement est à souligner : concis, ils apportaient en quelques lignes des commentaires fins et efficaces tout en faisant passer de précieuses connaissances historiques et contextuelles, le tout sans excès d'érudition.

Mais la scénographie ne pourrait rien sans la qualité de l'accrochage, qui donne au visiteur la possibilité d'établir des rapprochements visuels entre des tableaux issus de différents musées, français et étrangers, de collections privées et du Louvre même. Confrontations formelles, mais aussi rapports de sens : le face à face du timide *Napoléon Bonaparte, Premier consul* et de *Napoléon I^{er} sur le trône impérial*, impressionnante représentation du pouvoir qui emprunte à l'imagerie de l'art byzantin, n'a rien d'anodin, et souligne l'ampleur acquise par le personnage à quelques années d'intervalle. L'accrochage offre également une meilleure appréciation de certaines œuvres conservées au Louvre et ordinairement moins bien mises en valeur (*Romulus, vainqueur d'Acron* ; *La Grande Odalisque*).

La présence des dessins, notamment du fonds exceptionnel du musée de Montauban, permet d'apprécier la genèse des œuvres, spécialement pour *Le Martyre de saint Symphorien* (absent de l'exposition en raison de sa fragilité) et *Le Bain turc*, œuvre d'un « jeune homme de quatre-vingts ans » (intitulé de la dernière salle de l'exposition). Et c'est un vrai plaisir que de jouer à repérer les collages auxquels Ingres se prête d'une œuvre à l'autre : par exemple, la silhouette d'Angélique ou celles des anges du *Vœu de Louis XIII* se retrouvent dans *Le Bain turc* avec la *Baigneuse Valpinçon*...

Le pari de cette exposition était essentiellement de donner l'image la plus complète de ce personnage complexe qu'est Ingres, en faisant appel au contexte de l'époque, tant esthétique que politique, social, culturel. Les commissaires tenaient également à en finir avec l'idée, très répandue depuis le XIX^e siècle, selon laquelle Ingres serait fin dessinateur mais piètre coloriste. Le pari est tenu, car l'idée que l'on garde en sortant de l'exposition est celle, riche et protéiforme, d'un fin dessinateur doté d'une palette subtile, à la fois peintre d'histoire, peintre religieux, peintre politique, excellent portraitiste, artiste vibrant avec son époque et jouant avec les codes d'une tradition qu'il maîtrisait parfaitement. Autrement dit, un peintre exceptionnel.

Émilie Reynaud

Disques

La Damnation de Faust

Marie-Ange Todorovitch, mezzo-soprano ; Michael Myers, ténor ; Alain Vernhes, baryton ; René Schirrer, basse ; Jan Rozehnal, chef de chœur ; Philippe Gérard, cor anglais ; Slovak Philharmonic Choir ; Orchestre national de Lille, dir. Jean-Claude Casadesus.

2CD Naxos 8.660116-17

Méodies et Duos

Le Coucher du soleil, L'Origine de la harpe, La Belle Voyageuse, Chanson à boire, Élégie en prose, Adieu Bessy, Hélène, Le Jeune Pâtre breton, Le Chant des Bretons, Le Trébuchet, Petit Oiseau, Toi qui l'aimas verse des pleurs, Canon libre à la quinte, La Mort d'Ophélie, Je crois en vous, Sara la baigneuse, Villanelle, Au Cimetière, L'Île inconnue.

Gilles Ragon, ténor ; Didier Henry, baryton ; Jean-Louis Haguenauer, piano.

Enregistré en juillet 2002.

CD Maguelone 111133

15,95 €

Méodies sur des poèmes de Victor Hugo

Méodies de **Berlioz** (*La Captive*), Lalo, Liszt, Massenet, Saint-Saëns, Vierne.

Cécile Éloir, mezzo-contralto ; Cyprien Katsaris, piano.

Enregistré à Paris, auditorium Magne, les 2 et 3 septembre 1999.

CD Saphir LVC1024

19,28 €

The Jessye Norman Collection - A French Collection

Les Nuits d'été

Jessye Norman, soprano ; London Symphony Orchestra, dir. Sir Colin Davis.

Avec : Ravel.

Avec : Duparc, Poulenc, Satie (Dalton Baldwin, piano).

Enregistré en 1980.

2CD Philips 475 6380 8

20,73 €

Symphonie fantastique

Concertgebouw Orchestra, dir. Sir Colin Davis.

Enregistré à Amsterdam en janvier 1974.

CD Philips 475 7557 3 *The Originals*

Les Troyens

Jon Vickers (Énée), Berit Lindholm (Cassandre), Josephine Veasey (Didon), Peter Glossop (Chorèbe), Heather Begg (Anna), Roger Soyer (Narbal, l'ombre d'Hector), Anthony Raffell (Panthée), Anne Howells (Ascagne), Ian Partridge (Iöpas), Ryland Davies (Hylas), Pierre Thau (Priam, Mercure), Wandsworth School Boys' Choir, Orchestra and Chorus of the Royal Opera House Covent Garden, dir. Sir Colin Davis.

Enregistré en 1969.

4CD Philips 475 666 1

45,12 €

Marie Delna

Les Troyens, « Chers Tyriens, tant de nobles travaux » (Enregistré à Paris en 1903-1904).

Avec : divers compositeurs.

Enregistré de 1903 à 1918.

CD Malibran CDRG185

15,88 €

Evelyn Lear - An 80th Birthday Tribute

Villanelle, Le Spectre de la rose.

Divers orchestres. Divers accompagnateurs.

Avec : Nicolai, Haendel, Mozart, Verdi, Wagner, R. Strauss, Barber, Villa-Lobos, Mahler, Schubert, Hahn, Fauré, Tchaïkovski,

Rachmaninov, Saint-Saëns, Copland, Zeller.

Enregistré de 1960 à 1977.

2CD VAI Audio 1245

\$16.99

Sir Adrian Boult conducts the BBC SO

Grande Ouverture du Roi Lear, Grande Ouverture des Francs-Juges.

Avec : Borodine, Mendelssohn, Tchaïkovski, Auber, Holst, Mozart.

Enregistré en décembre 1936.

CD Dutton CDBP 9763

£5.99

Marche hongroise
The Philadelphia Orchestra, dir. Leopold Stokowski.
Avec : Dvořák, Brahms, Liszt, Nováček, Enesco, .
Enregistré en 1927, 1934, 1940, 1947.
CD ASV Living Era Classics AJC8552
£6.50/8,66 €

Jean Martinon

Complete Decca Recordings 1951-1960
Le Carnaval romain, Ouverture du Corsaire, Grande Ouverture de Benvenuto Cellini, Béatrice et Bénédict (ouverture), Marche hongroise.
Peter Katin, piano ; Moura Lympany, piano ; Kathleen Long, piano ;
Société des concerts du Conservatoire, London Philharmonic Orchestra,
Israel Philharmonic Orchestra, London Symphony Orchestra, Wiener
Philharmoniker.
Avec : Adam, Strauss II, Hérold, Boieldieu, Offenbach, Dvořák,
Weinberger, Rossini, Liszt, Lalo, Meyerbeer, Massenet, Prokofiev,
Rimski-Korsakov, Chostakovitch, Ibert, Saint- Saëns, Bizet, Borodine,
Tchaïkovski, Fauré, Françaix, Mendelssohn.
9CD Decca 475 7209 *Original Masters*
74,55 €

Autour de Berlioz

Tragédiennes

Gluck, *Iphigénie en Aulide, Armide* (extraits).
Véronique Gens, soprano ; Les Talens lyriques, dir. Christophe Rousset.
Avec : Lully, Campra, Rameau, Mondonville, Leclair, Royer.
Enregistré à Paris, église Notre-Dame du Liban, du 11 au 15 juin 2005.
CD Virgin Classics 4676229
17,99 €

Gluck

Alceste

Janet Baker (Alceste), Robert Tear (Admète), John Shirley-Quirk (Grand
Prêtre d'Apollon), Jonathan Summers (Hercule), Maldwyn Davies

(Évandre), Philip Gelling (un héraut, Apollon), Matthew Best (La voix de l'Oracle), Elaine Mary Hall, Janice Hooper-Roe, Mark Curtis, Matthew Best (coryphées), Monteverdi Choir, Orchestra and Chorus of the Royal Opera House, Covent Garden, dir. Sir Charles Mackerras.
Enregistré en public à Londres le 12 décembre 1981.
2CD Ponto PO1035
24,37 €

Gossec

Le Triomphe de la République ou le Camp de Grand Pré

Salomé Haller, soprano ; Antonella Balducci, soprano ; Guillemette Laurens, mezzo-soprano ; Makato Sakurada, ténor ; Claudio Danuser, baryton ; Philippe Huttenlocher, basse ; Arnaud Marzorati, basse ; Coro della Radio Svizzera, Lugano ; Coro Calicantus ; I Barocchisti, dir. Diego Fasolis.
Enregistré à Lugano, Auditorio Stelio Molo, le 24 octobre 2002.
CD Chandos CHAN 0727
20 €

Onslow

Quintette op. 38 dit *de la balle* n° 15 en *ut* mineur. Quintette op. 67 n° 26 en *ut* mineur.
Quintett Momento Musicale (Dorothee Stromberg, violon ; Andreas Tränkner, violon ; Michael Clauß, alto ; Hans-Jörg Pohl, violoncelle ; Steffen Slowik, contrebasse).
CD MDG 603 1390-2

Onslow

Quintettes à cordes (interprétés à deux violoncelles) op. 19 n° 6 et op. 51 n° 21.
Avec : Cherubini, Quintette en *mi* mineur.
Diogenes Quartett (Stefan Kirpal, violon ; Gundula Kirpal, violon ; Stephanie Krauss, alto ; Stephen Ristau, violoncelle) et Manuel van der Nahmer, violoncelle.
CD CPO 777 187-2

Boëly

L'œuvre pour piano à quatre mains
Sonate à quatre mains op. 17 en *fa* mineur ; Duo à quatre mains op. 4 ;
Quatuor-sonate à quatre mains op. 31 ; Duo op. 4, *largetto con moto* (2^e version).

Laurent Martin et Betty Hovette, piano à quatre mains.
Enregistré en 2005.
CD Ligia Digital Lidi 0103165-06

Weber

Der Freischütz

Margaret Price (Agathe), James King (Max), Helen Donath (Ännchen),
Karl Ridderbusch (Kaspar), Anton Diakov (Ein Eremit), Mario Machi
(Kuno), Orchestra e Coro di Roma della Rai, dir. Wolfgang Sawallisch.
Enregistré en public à Rome le 27 janvier 1973.
2 CD Myto 2MCD061322
40,66 €

Beethoven

Fidelio

Gladys Kuchta (Leonore), Julius Patzak (Florestan), Erich Wenk (Don
Fernando), Heinz Rehfuss (Don Pi-zarro), Karl Kümmel (Rocco), Melita
Muszely (Marzelline), Helmut Kretschmar (Jaquino). Nord Deutsches
Symphonie Orchester und NDR Chor, dir. Carl Bamberger.
Enregistré en public à Hambourg à une date non précisée.
2CD Gala GL100772
21,46 €

Beethoven

Coriolan (1), Quatuor à cordes XIII, op. 130, Cavatine (arr. pour
orchestre) (2), Symphonie III, « Eroica » (3).
Wiener Philharmoniker (1, 3), Berliner Philharmoniker (2), dir. Wilhelm
Furtwängler.
Enregistré à Vienne, Musikverein, le 25 novembre 1947 (1), à
Berlin, Philharmonie, le 15 octobre 1940 (2), à Vienne,
Musikverein, les 10-12, 17 novembre 1947 et 15 février 1949 (3).
CD Naxos Historical 8.110995
7,77 €

Mendelssohn

Elias

Sibylla Rubens, soprano ; Nathalie Stutzmann, contralto ; James Taylor,
ténor ; Christian Gerhaher, basse ; Gewandhauskammerchor ;
Gewandhauschor ; Morten Schuldt-Jensen, chef de chœur ;
Gewandhausorchester Leipzig,
dir. Herbert Blomstedt.
Enregistré en public à Leipzig, Gewandhaus, les 31 octobre et 1^{er}

novembre 2003.
2CD RCA 82876657932
32,53 €

Mendelssohn

A Midsummer Night's Dream

Lynne Dawson, soprano (First Fairy) ; Susanne Mentzer, mezzo-soprano (Second Fairy) ; Members of the Peter Hall Company ; Sir Peter Hall, mise en scène ; Ladies of the "Philharmonisch Koor Toonkunst", Rotterdam ; Hans van den Homberg, chef de chœur ; Rotterdam Philharmonic Orchestra, dir. Jeffrey Tate.

Enregistré à Rotterdam, De Doelen, en 1990.

2CD Brilliant Classics BRIL93008

10,18 €

Women's Lives and Loves

Frauenliebe und -leben

Schumann, Brahms, Wolf, Loewe, Mendelssohn, Wolf, Schubert.

Felicity Lott, soprano ; Angelika Kirchschrager, mezzo-soprano ;

Graham Johnson, piano.

CD Hyperion CDA67563

20,42 €

Richard Strauss

Feuersnot

Gundula Janowitz (Diemut), John Shirley-Quirk (Kunrad), Helmut Krebs (Schreiber von Gundelfingen), Helmut Berger-Tuna (Ortolf), Radio-Symphonie Orchester Berlin, dir. Erich Leinsdorf.

Enregistré en public à Berlin les 5 et 15 mai 1978.

2 CD Ponto PO1034

24,37 €

Richard Strauss

Elektra

Jean Madeira (Klytämnestra), Christel Goltz (Elektra), Leonie Rysanek (Chrysothemis), Franz Klarwein (Aegisth), Hermann Uhde (Orest), Bayerisches Staatsorchester, dir. Karl Böhm.

Enregistré en public à Munich, Nationaltheater, le 26 août 1955.

2CD Walhall Eternity WLCD 0155

£9.99/12 €

Richard Strauss

Ariane à Naxos

Elisabeth Schwarzkopf (Primadonna/Ariadne), Rita Streich (Zerbinetta), Irmgard Seefried (Der Komponist), Rudolf Schock (Der Tenor/Bacchus), Alfred Neugebauer (Der Haushofmeister), Karl Dönch (Ein Musiklehrer), Gerhard Unger (Ein Offizier), Hugues Cuénod (Ein Tanzmeister), Erich Strauss (Ein Perückenmacher), Lisa Otto (Najade), Grace Hoffman (Dryade), Anny Felbermayer (Echo), Philharmonia Orchestra, dir. Herbert von Karajan.

Enregistré à Londres, Kingsway Hall, du 30 juin au 7 juillet 1954.

2CD Naxos Historical 8.111033-34

7,77 €

Richard Strauss

Arabella

Lisa Della Casa, soprano (Arabella) ; Elfride Trötschel, soprano (Zdenka) ; Herman Uhde, baryton (Mandryka) ; Ira Malaniuk, mezzo-soprano (Adelaide) ; Max Proebstl, basse (Graf Waldner) ; Lorenz Fehenberger, ténor (Matteo) ; Chor & Orchester der Bayerischen Staatsoper, dir. Rudolf Kempe.

Enregistré en public à Londres, Royal Opera House, Covent Garden, le 21 septembre 1953, pour BBC 3.

2CD Testament SBT21367

19,28 €

Richard Strauss

Orchestral Works

Staatskapelle Dresden, dir. Rudolf Kempe.

Enregistré à Dresde, Lukaskirche, entre 1970 et 1975.

9CD Brilliant Classics BRIL7591

37,09 €

Richard Strauss

Ein Heldenleben, Le Bourgeois gentilhomme

Berliner Philharmoniker, dir. Sir Simon Rattle.

Enregistré en 2005.

CD EMI Classics 0946 3 39339 2 7

26,29 €

Karl Böhm

Mozart and Strauss

Mozart, *Requiem*, *Symphonies n^{os} 26, 32, 34, 36, 38, 39, 40*, *Eine kleine Nachtmusik*, *Serenata notturna* ; Weber, *Euryanthe (ouverture)*, *Oberon (ouverture)*, *Preciosa*, *Peter Schmoll* ; Strauss, *Don Juan*, *Till Eulenspiegels lustige Streiche*, *Ein Heldenleben*, *Eine Alpensinfonie*, *Tod und Verklärung*, *Also sprach Zarathustra*, *Vier letzte Lieder*.

Enregistré de 1951 à 1958.

8CD DG 4775296 *Original Masters*

76,95 €

Birgit Nilsson

»Or chai si l'onore«

Opéranien von Mozart, Weber, Wagner, Strauss

Don Giovanni, *Oberon*, *Ah perfido!*, *Tannhäuser*, *Tristan und Isolde*, *Salome*.

Orchestre du Théâtre national de Prague, Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks, Wiener Symphoniker, Orchester der Deutschen Oper Berlin, Orchester der Bayreuther Festspiele, The Metropolitan Opera Orchestra, dir. Karl Böhm, Rafael Kubelik, Ferdinand Leitner, Otto Gerdes.

Enregistré de 1966 à 1972.

CD DG 431 107-2

15,40 €

Mélodies de Schubert, Mahler et R. Strauss

Dame Margaret Price, soprano ; Geoffrey

Parsons, piano.

Enregistré en public au Wigmore Hall, le 8 décembre 1987.

CD Wigmore Live WHLIVE0008

£9.99

Bellini

I Capuleti e I Montecchi

Agnes Baltsa (Romeo), Sona Ghazarian (Giulietta), Kurt Rydl (Capellio), Ottavio Garaventa (Tebaldo), Tugomir Franc (Lorenzo), Orchester und Chor der Wiener Staatsoper, dir. Giuseppe Patané.

Enregistré à Vienne le 8 octobre 1977.

2CD Gala GL100767

21.46 €

Donizetti

Anna Bolena

Montserrat Caballé (Anna Bolena), Elena Obraztsova (Giovanna Seymour), Antonio Savastano (lord Riccardo Percy), Paul Plishka (Enrico VIII), Elena Zilio (Smeton), Carlo Del Bosco (lord Rochefort), Giampaolo Corradi (Sir Hervey), Orchestra e coro del Teatro alla Scala, dir. Giuseppe Patané.

Enregistré en public à Milan à une date non précisée.

2CD Myto 2MCD061324

40,66 €

Halévy

La Juive

José Carreras (Éléazar), Julia Varady (Rachel), June Anderson (la princesse Eudoxie), Dalmacio Gonzales (Léopold), Ferruccio Furlanetto (le cardinal Jean-François de Brogni), René Massis (Ruggiero), René Schirrer (Albert), Ambrosian Opera Chorus, Philharmonia Orchestra, dir. Antonio de Almeida.

Enregistré en 1988.

CD Philips 475 7629

Lalo

Concerto en *ré* mineur pour violoncelle et orchestre, Symphonie en *sol* mineur, *Namouna*.

Torleif Thedéen, violoncelle ; Malaysian Philharmonic Orchestra, dir. Kees Bakels.

CD Bis BIS 1296

20 €

Saint-Saëns

Trios avec piano

Trio avec piano n° 1 en *fa* majeur op. 18, Trio avec piano n° 2 en *mi* mineur

op. 92.

The Florestan Trio (Anthony Marwood, violon ; Richard Lester, violoncelle ; Susan Tomes, piano).

Enregistré à Londres, Henry Wood Hall, du 21 au 23 décembre 2004.

CD Hyperion CDA67538

20,42 €

D'Indy

Poème des rivages, Istar, Diptyque méditerranéen.

Orchestre philharmonique du Luxembourg, dir. Emmanuel Krivine.

Enregistré à Luxembourg, Philharmonie, en janvier 2006.

CD Timpani 1C1101

22,41 €

Pierné

Impressions de music-hall, Fantaisie basque, Izéyl, Divertissements sur un thème pastoral.

Philippe Koch, violon ; Orchestre Philharmonique du Luxembourg, dir.

Bramwell Tovey.

Enregistré à Luxembourg, Philharmonie, en septembre 2005.

CD Timpani 1C1096

22,69 €

Dukas

Fanfare pour précéder *La Péri, La Péri, L'Apprenti sorcier*, Symphonie en ut majeur, *Polyeucte*, Sonate en mi mineur, *Prélude élégiaque, La Plainte, au loin, du faune.*

Margaret Fingerhut, piano ; Ulster Orchestra ; BBC Philharmonic, dir.

Yan Pascal Tortelier.

Enregistré à Orford (Suffolk), Belfast et Manchester, en 1988, 1989 et 1993.

2CD Chandos CHAN 241-32

20 €

Livres

Berlioz Studies. Edited by Peter Bloom. Cambridge, Cambridge

University Press, 1/1992, 2006, XIX-279 p. Coll. « Cambridge

Composer Studies ».

£23.99

Autour de Berlioz

Thomas Forrest Kelly, *First Nights at the Opera*. New Haven and London, Yale University Press, 1/2004, 2006, 464 p.
£12.99

Cécile Reynaud, *Liszt et le virtuose romantique*. Paris, Champion, 2006, 416 p. Coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 64.
70 €

Yannick Simon, *L'Association artistique d'Angers (1877-1893). Histoire d'une société de concerts populaires suivie du répertoire des programmes des concerts*. Paris, Société française de musicologie, 2006, 400 p.
30 €

Guy de Pourtalès, *Correspondances*. Tome I : 1909-1918. Sous la direction de Doris Jacubeck, Anne-Lise Delacrétaz et Renaud Bouvier. Genève, Slatkine, 600 p.
45 €

Paule Petitier, *Jules Michelet. L'homme histoire*. Paris, Grasset, 2006, 477 p.
22,90 €

Revue

The Berlioz Society Bulletin, 171
(Winter 2005).

La Lettre de l'Académie des Beaux-Arts, hiver 2005, n° 43
[Histoires d'élections].
La longue rivalité entre Clapisson et Berlioz, racontée par François Bernard-Mâche.

Revue des Deux Mondes, février 2006.
Eryck de Rubercy, Heinrich Heine dans la *Revue des Deux Mondes*.

DVD

Bellini

I Capuleti e I Montecchi

Paola Farcas (Romeo), Valentina Farcas (Giulietta), Roberto Tagliavini (Capellio), Giacomo Patti (Tebaldo), Gabriele Spina (Lorenzo), Orchestra Lirica I Pomeriggi Musicali, dir. Pietro Mianiti. Mise en scène : Christina Mazzavillani Muti.

Enregistré en public à Ravenne, Teatro Alighieri, le 20 novembre 2005.

DVD Kicco Classics KCOU 9012

\$39.95

Donizetti

Lucia di Lammermoor

Mariella Devia (Lucia), Vincenzo La Scola (Edgardo de Ravenswood), Renato Bruson (lord Enrico Ashton), Marco Berti (lord Arturo Bucklaw), Orchestra e coro del Teatro alla Scala, dir. Stefano Ranzani. Enregistré en 1992.

DVD Brilliant Classics DVBRIL93502

15,04 €

Donizetti

L'elisir d'amore

Corradi, di Lelio, Sinimberghi, Gobbi, Tajo ; Morelli ; Coro e Corpo di Ballo del Teatro dell'Opera di Roma ; Orchestra della RAI, dir. Costa. Enregistré en 1947.

Bel Canto Society BCSD 0684

25 €

Rossini

La Donna del Lago

Rockwell Blake (Giacomo V Re di Scozia), Giorgio Surjan (Duglas d'Angus), Chris Merritt (Rodrigo di Dhu), June Anderson (Elena), Martine Dupuy (Malcom Groeme), Marilena Laurenza, Anna Zoroberto (Albina), Ernesto Gavazzi (Serano), Ferrero Poggi (Bertram), Orchestra e coro del Teatro alla Scala, dir. Riccardo Muti. Mise en scène : Werner Herzog.

Enregistré en 1992.

DVD Brilliant Classics DVBRIL93048

7,44 €

Richard Strauss

Salome

Catherine Malfitano, Simon Estes, Leonie Rysanek, Horst Hiestermann, Clemens Bieber, Camille Capasso ; Petr Weigl, mise en scène ; Orchester der Deutsche Oper Berlin, dir. Giuseppe Sinopoli.

Enregistré en 1990.

DVD Warner Vision 9031738272

32,93 €

La « *New Berlioz Edition* »

La « *New Berlioz Edition* » s'est achevée en février dernier avec la publication des deux derniers volumes, ce qui porte le total à 26 volumes. Certains d'entre eux étant subdivisés, l'ensemble s'élève de fait à 33 volumes. Les volumes 1 à 23 renferment de nouvelles éditions de toute la musique écrite par Berlioz, y compris fragments et feuillets d'album. Les volumes 24, 25 et 26 sont des livres, respectivement le *Grand Traité d'instrumentation*, le catalogue thématique de l'œuvre de Berlioz et les portraits du compositeur.

L'édition a été entreprise en 1965 par le Comité du centenaire de Berlioz, formé à Londres pour la préparation des manifestations commémoratives de 1969. Le projet fut élaboré par Richard Macnutt, David Cairns et Hugh Macdonald. Un conseil fut alors créé afin de définir le protocole. Les fonds initiaux furent fournis par la Fondation Gulbenkian à Lisbonne, et la maison d'édition allemande Bärenreiter, déjà réputée pour la notoriété de ses nouvelles éditions de Bach, Mozart et autres, accepta de publier l'édition. Nommé directeur de l'édition, Hugh Macdonald prépara le premier volume, la *Grande Symphonie funèbre et triomphale*, en 1967. La parution du volume initial fut marquée par l'exécution de la symphonie par le Royal Liverpool Philharmonic Orchestra sous la direction de Sir Charles Groves. À cette occasion, un exemplaire de la nouvelle partition fut offert à l'ambassadeur de France auprès du Royaume-Uni.

On supposa un peu vite, à l'origine, que la collection serait achevée en une quinzaine ou une vingtaine d'années. Néanmoins, en dépit de cette grave erreur d'appréciation, la « *New Berlioz Edition* » s'est en fait achevée avant les collections Bach et Mozart, toutes deux entreprises antérieurement. La « *New Berlioz Edition* » se joint à l'impressionnante

Correspondance générale et à la *Critique musicale* pour rassembler l'œuvre d'une vie dans des éditions savantes modernes. Le travail éditorial fut réparti entre spécialistes anglais, allemands, français et américains, sous la direction du comité éditorial dont le siège était à Londres.

La tâche capitale de la « *New Berlioz Edition* » fut peut-être de donner les partitions des opéras *Les Troyens* et *Benvenuto Cellini*, ni l'une ni l'autre ne figurant dans l'édition Breitkopf & Härtel publiée dans les années 1900-1910. On peut en partie attribuer le nombre de productions récentes de ces deux opéras dans le monde entier au fait que les partitions et le matériel d'exécution soient aisément disponibles. Dans le cas de *Benvenuto Cellini*, les nombreuses versions auxquelles Berlioz travailla de son vivant sont toutes accessibles à l'heure actuelle. Sont également publiés pour la première fois les opéras inachevés *Les Francs-Juges* et *La Nonne sanglante*. La nouvelle partition des *Francs-Juges* comprend la publication des feuillets fragmentaires du manuscrit (en fac-similé), accompagnée d'une transcription moderne en regard.

Le bicentenaire de la naissance de Berlioz en 2003 a été marqué par la publication des *Portraits of Hector Berlioz*, dirigée par Gunther Braam, œuvre pionnière dans le domaine de l'iconographie des compositeurs et ouvrage qui fera les délices de tous les admirateurs de Berlioz.

Hugh Macdonald

Musée Hector-Berlioz

Exposition temporaire

« **Damnation ! Hector Berlioz et l'Allemagne** »

de juillet à décembre 2006

L'exposition évoque le romantisme allemand et *La Damnation de Faust*. Elle met en scène les voyages de Berlioz au cœur de l'Allemagne romantique, la genèse de *La Damnation de Faust* et la rencontre avec Liszt, Weber, Schumann et Mendelssohn.

Les collections présentées (manuscrits originaux, estampes et peintures) proviennent des fonds du musée, de la bibliothèque municipale de Grenoble, de la Bibliothèque nationale de France, du Mendelssohn-Haus Leipzig et du Robert-Schumann-Haus Zwickau.

Entrée gratuite

Musée Hector-Berlioz
69, rue de la République, F - 38260 LA COTE ST ANDRE
Renseignements :
Téléphone : [33] 04.76.20.24.88
Télécopie : [33] 04.74.20.83.33
Courriel : infos@musee-hector-berlioz.com
Horaires :
Ouvert tous les jours, sauf le mardi
De 10 h à 18 h

Informations diverses

Concert

Le 25 avril dernier, l'Orchestre de la Garde républicaine s'est produit en concert à la Maison internationale de la Musique dans le cadre des Journées de la région Rhône-Alpes à Moscou. L'orchestre a interprété des œuvres de Berlioz, Bizet, Verdi et autres sous la direction de son chef, le colonel François Boulanger.

Statue de Berlioz

Le 28 septembre 1890, était inaugurée, sur l'esplanade de La Côte-Saint-André, la statue d'Hector Berlioz ; à ce sujet, un article de l'époque s'interroge sur la « statuomanie » galopante. C'est « un ridicule qui nous sauve de l'ingratitude », écrivait alors Louis Bassette, dans *Grenoble-Revue*.

Conférence

19 août
LA CÔTE-SAINT-ANDRÉ
Musée Hector-Berlioz - 17 h 30

Emmanuel Reibel
Berlioz et les musiciens germaniques

Conférence organisée par l'Association nationale Hector Berlioz

Expositions

Lyon

Jusqu'au 31 juillet

Géricault, la folie d'un monde.

Musée des beaux-arts

Téléphone : 04.72.10.17.40

Ouvert tous les jours, sauf mardi et jours fériés,
de 10 h à 18 h,
le vendredi, de 10 h 30 à 20 h

Montauban

Jusqu'au 15 septembre

Ingres et l'Antique.

Musée Ingres

Téléphone : 05.63.22.12.91

Ouvert tous les jours, sauf le lundi et le dimanche matin
de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h
Fermé les jours fériés

Strasbourg

Jusqu'au 21 août

Collages d'Ingres.

Musée des beaux-arts

Téléphone : 03.88.52.50.00

Ouvert tous les jours de 10 h à 18 h, fermé le mardi

Nomination

Sir Colin Davis assurera la présidence du London Symphony Orchestra à compter de janvier 2007. Sir Colin est chef principal du LSO depuis 1995. Il détient de fait le record de longévité au service de cette formation.

Tout courrier concernant *Lélio*
doit être adressé à :

Lélio
Association nationale Hector Berlioz
B.P. 77
F - 38260 LA COTE ST ANDRE
Tél./ Télécopie : +33 (0)4 74 20 55 28
contact@berlioz-anhb.com

